

*À Susan, à Gordon*

« C'était ainsi dans ce vieux New York, où l'on donnait la mort sans effusion de sang ; le scandale y était plus à craindre que la maladie, la décence était la forme suprême du courage, et tout éclat dénotait un manque d'éducation, excepté de la part de ceux qui le provoquaient. »

Edith Wharton, *Le Temps de l'innocence*.

# Prologue

« Le matin du 4 octobre 1899, Elizabeth Adora Holland, fille aînée de feu Mr Edward Holland et de sa veuve, Louisa Gansevoort Holland, a quitté ce bas monde.

Ses funérailles seront célébrées demain dimanche 8 octobre à dix heures du matin, en l'église épiscopale Grace, 800 Broadway, Manhattan. »

RUBRIQUE NÉCROLOGIQUE DE *THE NEW YORK NEWS*  
*OF THE WORLD GAZETTE*, SAMEDI 7 OCTOBRE 1899.

*V*ivante, Elizabeth Adora Holland était non seulement célèbre pour son charme et sa beauté, mais également pour sa vertu. Aussi n'était-il pas sans fondement de penser qu'elle occupait dans l'au-delà une position élevée avec une vue imprenable sur le monde. Si, en ce matin d'octobre, Elizabeth avait assisté, du haut de son perchoir céleste, à ses funérailles, elle aurait eu la satisfaction de voir que toute la bonne société new-yorkaise était venue lui dire adieu.

Les attelages noirs des plus grandes familles de la ville avançaient solennellement dans la Dixième Rue Est, au bout de laquelle s'élevait l'église Grace. Leurs visages, frappés de stupeur ou marqués par la tristesse, s'abritaient du regard des curieux sous de grands parapluies noirs tenus par leurs domestiques. Elizabeth aurait apprécié leur air sombre et leur indifférence à la foule qui se pressait derrière les cordons de police. Le peuple était venu s'étonner de la disparition de cette jeune fille idéale de dix-huit ans dont les soirées fastueuses, relatées dans les journaux du matin, avaient éclairé leurs journées.

Le froid avait brusquement envahi New York ce matin-là, et le ciel était d'une couleur fuligineuse. C'était, murmura le révérend Needlehouse lorsque son attelage s'arrêta devant l'église, comme si Dieu, depuis qu'Elizabeth Holland avait quitté ce monde, avait perdu la notion de la beauté. Les croque-morts, qui pénétraient à la suite du

révèrent dans la sombre église gothique, hochèrent la tête en signe d'acquiescement.

C'étaient les soupirants de Liz, avec lesquels elle avait dansé tant de quadrilles lors de ses innombrables bals. Après avoir disparu quelque temps à St Paul et à Exeter, ils en étaient revenus avec des idées de grandes personnes et une irrésistible envie de flirter. Et maintenant ils se tenaient là, dans leurs redingotes noires, avec leurs brassards noirs, l'air grave pour la première fois de leur vie peut-être.

En premier venait Teddy Cutting, célèbre pour sa frivolité. Il avait demandé deux fois la main d'Elizabeth sans que personne ait pu le prendre au sérieux. Il était élégant comme toujours, bien qu'Elizabeth n'eût pas manqué de remarquer la petite barbe qui hérissait son menton, signe révélateur d'une profonde douleur : Teddy se faisait raser tous les matins par son valet de chambre et ne sortait jamais en public autrement qu'avec un visage parfaitement lisse. Derrière lui avançait le fringant James Hazen Hyde qui venait, en ce mois de mai, d'hériter des actions majoritaires de la société d'assurances vie Équitable. Un jour, il avait enfoui son visage dans le cou d'Elizabeth au parfum de gardénia et lui avait dit qu'elle sentait meilleur que toutes les demoiselles du faubourg Saint-Germain. Derrière lui marchait Brody Parker Fish, dont la maison de ville familiale était voisine de celle des Holland à Gramercy Park. Fermaient la marche Nicholas Livingston et Amos Vreewold, qui s'étaient souvent disputé une danse avec Elizabeth.

Tous restaient immobiles, les yeux baissés, attendant Henry Schoonmaker, qui sortit le dernier de sa voiture à chevaux. Les très élégants parents et amis de la jeune disparue ne purent retenir un hoquet d'émotion : non seulement parce qu'ils ne l'avaient jamais vu autrement qu'un verre à la main, gai et caustique, mais aussi parce que l'apparition d'Henry en croque-mort le jour même où il aurait dû épouser Elizabeth semblait profondément injuste et tragiquement ironique.

*La robe des chevaux qui tiraient le corbillard était d'un noir lustré, et un énorme ruban de satin blanc ornait le cercueil : Elizabeth était morte vierge. Quel malheur, se chuchotait-on à l'oreille en exhalant de blanches vapeurs d'air froid, que la mort ait précocement frappé une jeune fille si bien !*

*Henry, un pli amer déformant ses lèvres minces, s'approcha du corbillard, suivi de près par les autres croque-morts. Ils soulevèrent le cercueil étrangement léger et pénétrèrent dans l'église. La fine fleur de New York étouffa quelques sanglots dans ses mouchoirs lorsqu'elle réalisa qu'elle ne reverrait plus la beauté de Liz, sa peau de porcelaine, son sourire franc. En vérité, Liz n'était pas là : on n'avait pas retrouvé son corps dans les eaux de l'Hudson, malgré deux journées de dragage et la forte récompense promise par monsieur le maire Van Wyck.*

*La cérémonie des funérailles avait été organisée un peu rapidement, à vrai dire, mais tout le monde semblait bien trop choqué pour s'en préoccuper.*

*Suivait, dans le cortège funèbre, la mère d'Elizabeth dans une robe de sa couleur préférée, le visage caché derrière un voile tout aussi noir. Mrs Edward Holland, née Louisa Gansevoort, femme redoutable et lointaine même aux yeux de ses propres enfants, était devenue de plus en plus dure et intraitable depuis la disparition de son mari l'hiver précédent. Edward Holland était un homme étrange, et son étrangeté n'avait fait que croître au cours des années qui avaient précédé sa mort. Mais comme il était le fils aîné de l'aîné d'un Holland, famille qui avait prospéré sur la petite île de Manhattan depuis l'époque où elle s'appelait New Amsterdam, la société lui avait toujours pardonné ses excentricités. Toujours est-il qu'Elizabeth, dans les semaines qui avaient précédé sa propre mort, avait remarqué quelque chose de nouveau et de pitoyable dans le comportement de sa mère. Louisa penchait un peu vers la gauche maintenant, comme au souvenir de son regretté mari.*

Avançait derrière elle la tante d'Elizabeth, Edith, la plus jeune sœur de son père défunt. Edith Holland était l'une des premières femmes à ne pas avoir eu peur de sortir seule en société après son divorce ; les gens avaient compris, sans s'être beaucoup concertés à ce sujet, que son mariage précoce avec un Espagnol titré, débauché et hargneux l'avait à jamais dégoûtée de toute alliance. Elle portait désormais son nom de jeune fille et semblait autant atteinte par la perte de sa nièce que si Elizabeth avait été sa propre fille.

À ses côtés donc, un vide étrange, à propos duquel on s'abstint poliment de faire des commentaires. Ensuite venait Agnes Jones, qui reniflait bruyamment.

Agnes n'était pas grande. La foule, qui se pressait de plus en plus contre les cordons de police pour mieux voir, la trouva très élégante dans sa robe noire. Cette robe aurait été tristement familière à la défunte. En effet Elizabeth l'avait portée une seule fois, aux funérailles de son père, avant de l'offrir à Agnes. Depuis, la jupe avait été raccourcie et la taille reprise. Comme Elizabeth le savait trop bien, le père d'Agnes, après avoir essuyé un désastre financier quand sa fille n'avait que onze ans, s'était jeté dans le fleuve du haut du pont de Brooklyn. Agnes laissait volontiers entendre qu'Elizabeth était la seule personne qui lui avait offert son amitié durant cette période tragique. Elle était sa meilleure amie, disait-elle souvent, et malgré ces déclarations quelque peu exagérées, Elizabeth n'aurait pour rien au monde corrigé la pauvre fille.

À la suite d'Agnes venait Penelope Hayes, qui passait d'habitude pour être la véritable meilleure amie d'Elizabeth, laquelle n'aurait pas manqué de reconnaître son indéniable mimique d'impatience : Penelope n'avait jamais aimé attendre, tout spécialement dans la rue. L'insignifiante Mrs Vanderbilt, non loin d'elle, étouffa un imperceptible petit rire en voyant son expression. Penelope, avec ses plumes noires lustrées, son profil égyptien et ses grands yeux ombrés de longs cils, était très admirée mais n'inspirait pas confiance.

Et puis il y avait le fait – qui gênait toute l'assemblée – que Penelope se trouvait avec Elizabeth quand le corps de celle-ci avait disparu dans les flots glacés de l'Hudson. Elle était, tout le monde le savait à présent, la dernière personne à l'avoir vue vivante. Non qu'ils la soupçonnent de quoi que ce soit, bien sûr. Quoique... elle n'avait pas l'air vraiment tourmentée. Elle portait une rivière de diamants autour du cou, et était au bras de l'impressionnant Isaac Phillips Buck.

Isaac était un cousin éloigné du vieux clan Buck – si éloigné que son lignage n'avait jamais pu être prouvé ni réfuté – mais sa taille n'en était pas moins imposante : il avait deux têtes de plus que Penelope et était plutôt costaud. Liz ne l'avait jamais aimé ; elle avait toujours nourri une préférence secrète pour le sens pratique et la justice aux dépens de l'habileté et du raffinement. Isaac ne lui était jamais apparu comme autre chose qu'un faiseur de modes et, en effet, l'or qui couronnait sa canine gauche rivalisait avec celui de la longue chaîne de montre qui pendait de la poche de son gilet et disparaissait dans celle de son pantalon. Si l'insignifiante Mrs Vanderbilt, qui se tenait près de lui, avait dit tout haut ce qu'elle pensait tout bas – à savoir qu'il avait l'air plus riche que peiné –, il aurait probablement pris cela pour un compliment.

Quand Penelope et Isaac eurent pénétré dans l'église, tous les suivirent. La foule endeuillée envahit alors l'allée centrale en direction des bancs assignés à chaque famille. Le révérend Needlehouse se tenait debout dans la chaire, face aux plus grandes familles de New York. Les Schermerhorn et les Van Peyser, les Harriman et les Buck, les McBrey et les Astor prirent place. Ceux qui ne pouvaient retenir leur langue, même sous cette voûte solennelle, se mirent à chuchoter à propos de cette bouleversante disparition.

Puis, sur un signe de tête de Mrs Holland, le révérend Needlehouse parla :

– C'est le cœur lourd... commença-t-il.

*Ce fut tout ce qu'il parvint à dire. Le portail de l'église venait de s'ouvrir violemment et de claquer contre le mur de pierre. Les dames de la bonne société new-yorkaise brûlaient de se retourner, mais bien sûr, la bienséance le leur interdisait. Leurs têtes admirablement coiffées restèrent droites, et leur regard demeura fixé sur le révérend Needlehouse, dont l'expression ne facilita pas leur effort.*

*Diana Holland, la petite sœur de la chère disparue, le visage auréolé de ses boucles folles et les joues rosies par l'effort, remontait l'allée centrale. Seule Elizabeth, si elle avait vraiment pu voir ce spectacle du haut de son ciel, aurait su quoi penser du sourire qui s'éteignit sur le visage de Diana quand elle prit place sur le banc de la première rangée.*

Wm

« LA FAMILLE RICHMOND HAYES  
SOLLICITE LE PLAISIR DE VOTRE COMPAGNIE  
AU BAL DONNÉ EN L'HONNEUR  
DE M. L'ARCHITECTE WEBSTER YOUNGHAM,  
LE SAMEDI 16 SEPTEMBRE À 21 HEURES  
EN LEUR NOUVELLE RÉSIDENCE  
DU 670 CINQUIÈME AVENUE, NEW YORK.

TENUE DE SOIRÉE EXIGÉE. »

– *I*ls te réclament tous, annonça Louisa Holland à Elizabeth, d’une voix aussi calme que ferme.

Elizabeth avait passé dix-huit ans à devenir la jeune fille parfaite que sa mère voulait qu’elle soit, et savait très bien, entre autres choses, interpréter ses tons. Celui-là signifiait qu’Elizabeth devait retourner dans la grande salle de bal pour danser avec le partenaire choisi par sa mère, de préférence un jeune homme d’un bon lignage, quel que soit le degré de consanguinité qui pouvait exister entre eux. Elizabeth adressait un sourire contrit aux jeunes filles à côté desquelles elle était assise – Annemarie D’Alembert et Eva Barbey, toutes deux habillées comme des courtisanes de l’époque du Roi-Soleil – et qu’elle avait connues au printemps dernier en France. Elizabeth venait de leur exprimer à quel point Paris lui semblait loin maintenant, bien qu’elle vînt à peine, à l’aube de ce jour, de descendre du paquebot et de poser le pied sur le sol de New York. Les anciennes amies d’Elizabeth étaient elles aussi installées sur la causeuse en soie damassée beige et or, mais sa jeune sœur Diana était absente. Très probablement parce que celle-ci se doutait qu’elle était surveillée – ce qui était bien sûr le cas. Elizabeth ressentit une pointe d’agace-

ment devant le comportement obstinément puéril de sa petite sœur, mais elle chassa aussitôt cette pensée de son esprit.

Après tout Diana, contrairement à Elizabeth deux ans plus tôt lors de son seizième anniversaire, n'avait pas fait son entrée dans le monde en assistant au bal des débutantes. Elizabeth avait passé une année avec une gouvernante qu'elle avait partagée, ainsi que ses autres précepteurs, avec Penelope Hayes, et avait suivi des leçons particulières de comportement, de danse et de langues. Diana quant à elle était entrée sans tambour ni trompette dans ses seize ans en avril dernier, époque où Elizabeth se trouvait à l'étranger. Elle avait simplement commencé d'assister à des bals en compagnie de sa tante Edith à Saratoga durant leur séjour dans cette ville, aussi ne pouvait-on guère la tenir pour responsable de sa conduite un peu évaporée.

– Je me doute que tu es triste d'avoir quitté tes amies, lui dit Mrs Holland tout en la conduisant hors du boudoir dans la grande salle de bal.

Elizabeth, dans son costume de bergère de brocart blanc, était radieuse et paraissait particulièrement grande à côté de sa mère en robe noire. Edward Holland avait disparu au début de l'année, et son épouse devait porter le deuil pendant encore une année au moins.

– Il semblerait que tu sois ce soir la jeune fille la plus réclamée.

Elizabeth avait un visage en forme de cœur, des traits réguliers et un teint d'albâtre. Comme le lui avait dit un jour un garçon qu'elle ne verrait pas ce soir dans la salle de bal de Richmond Hayes, elle avait une bouche pulpeuse comme une prune. Elle essayait, maintenant, de faire dessiner à cette bouche un sourire reconnaissant, malgré le ton inquiétant de sa mère. Elizabeth avait décelé, dès sa descente du transatlan-

tique, dans la présence implacable de Mrs Holland, une nouvelle et troublante insistance. Six mois plus tôt, elle était partie après l'enterrement de son père et avait passé tout le printemps et tout l'été à apprendre à avoir de l'esprit dans les salons, à s'habiller rue de la Paix et à se distraire sans scrupule de son chagrin.

– J'ai déjà dansé tant de fois ce soir, risqua Elizabeth.

– Peut-être, répliqua sa mère. Mais tu sais à quel point je serais heureuse qu'un de tes cavaliers te demande en mariage.

Elizabeth essaya de rire pour cacher le désespoir que ce commentaire soulevait en elle.

– Eh bien, vous avez de la chance que je sois encore si jeune ! Il vous faudra attendre encore bien des années avant que je me mette à choisir un mari.

– Il n'en est pas question !

Mrs Holland jeta un coup d'œil dans la salle de bal. Située au centre d'un labyrinthe de pièces plus petites mais non moins animées et écrites, elle était éblouissante, avec son plafond voûté en verre dépoli et ses miroirs dorés. De grands palmiers en pots étaient posés tout autour de la salle à proximité des murs, afin de protéger ces demoiselles des danseurs dont les pas glissaient frénétiquement sur le sol en mosaïque de marbre. Quatre domestiques prenaient soin de chaque invité, précautions quelque peu ostentatoires aux yeux d'une jeune fille qui venait de passer les deux dernières saisons dans la Ville Lumière à apprendre à se comporter comme une lady.

– La seule chose que nous ne possédons pas, c'est le temps, décréta Mrs Holland.

Elizabeth sentit sa gorge se nouer, mais elle n'eut pas le loisir d'interroger sa mère sur le sens de cette phrase : elles étaient déjà arrivées au seuil de la salle de bal et saluaient

d'un signe de tête leurs amis et relations qui valsaient sur la piste de danse dans leurs somptueux costumes.

C'étaient les pairs des Holland, qui ne comptaient pas moins de soixante-dix familles, quatre cents et quelques âmes, et dansaient comme s'il n'y avait pas de lendemain. Et, en effet, pourquoi se seraient-ils souciés du lendemain, puisqu'ils dormaient sous des ciels de lit en soie et ne se réveillaient que pour accepter des cruches d'eau glacée de la part de leur domestique, avant de les congédier d'un geste de la main. Demain il y aurait la messe, bien sûr, mais après une soirée si somptueuse et si exceptionnelle, les fidèles seraient sûrement peu nombreux. Tous faisaient partie d'une société dont la principale vocation était de se distraire, jalonnée de temps à autre par le réinvestissement de leurs immenses fortunes dans de nouveaux projets toujours plus lucratifs.

- Percival Coddington vient de retenir une valse avec toi, déclara Mrs Holland à Elizabeth tout en plaçant sa fille à côté des imposantes colonnes de marbre rose.

Elizabeth pensa que ces colonnes étaient là autant pour impressionner la galerie que pour supporter le plafond en coupole. La famille Hayes, en construisant sa nouvelle demeure, semblait avoir fait de la moindre caractéristique architecturale une occasion de grandeur.

- Lequel Percival Coddington, comme tu le sais, a hérité l'été dernier de toute la fortune de son père.

Elizabeth soupira. La pensée brûlante du seul jeune homme qu'elle savait ne vouloir ni pouvoir venir au bal costumé des Hayes ne pouvait rendre la perspective d'avenir imminente avec Percival Coddington moins séduisante. Elle connaissait Percival depuis l'enfance. C'était le genre de garçon qui fuyait le contact des humains et passait son temps à faire souffrir les animaux. Il était devenu un homme suintant et grognon,

collectionneur obsessionnel d'objets anthropologiques, bien qu'il eût l'estomac trop fragile pour être capable de voyager sur un navire.

– Arrête, la réprimanda sa mère. Tu ne te plaindrais pas tant si ton père était là.

Elizabeth fut gênée, elle ne pensait pas avoir trahi la moindre émotion. La mention de Mr Holland lui fit monter les larmes aux yeux.

– Je ne voulais pas avoir l'air de me plaindre, répondit-elle tout en tâchant de rester calme.

Elle sentit sa gorge devenir sèche, signe annonciateur des larmes.

– Je me demande seulement si le parfait Mr Coddington se souviendra de moi, qui suis restée si longtemps absente.

Mrs Holland fit la moue quand les demoiselles Wetmore, qui avaient respectivement un et trois ans de plus qu'Elizabeth, passèrent devant elle.

– Bien sûr qu'il se souviendra de toi. Surtout s'il n'a d'autre choix que des filles comme celles-là. On les croirait sorties d'un cirque, commenta froidement Mrs Holland.

Elizabeth, qui essayait de trouver quelque chose d'aimable à dire sur Percival Coddington, n'entendit pas ce que lui dit ensuite sa mère. Elle qualifiait quelqu'un de « vulgaire ». Elizabeth aperçut alors son amie Penelope Hayes, sur le deuxième balcon, vêtue d'une robe coquelicot à jabot et d'un corselet. Elizabeth ne put s'empêcher de se sentir fière quand elle vit se peindre la stupéfaction sur le visage de son amie.

– Je n'aurais même pas dû honorer ce bal de ma présence, ajouta Mrs Holland.

Il fut un temps où elle n'aurait pas daigné se rendre chez ces arrivistes d'Hayes – même si son mari avait accepté une ou deux invitations à des parties de chasse avec Jackson

Pelham Hayes –, mais les idéaux socialistes s'étaient développés sans elle, et force lui était de commencer à les admettre.

– Les journaux relateront que je ferme maintenant les yeux sur tout cet étalage de luxe, et tu sais à quel point cela me contrariera.

– Mais tu sais bien quel plus grand scandale ce serait si nous n'étions pas venues.

Elizabeth tendit son cou de cygne et adressa un petit sourire complice à son amie. Comme elle aurait aimé être avec elle et rire de la malchance de cette pauvre fille qui allait être obligée de danser avec Percival Coddington ! Penelope baissa langoureusement ses paupières ombrées et, à ce geste qui lui était familier, Elizabeth sut qu'elle l'avait comprise.

– De toute façon, ajouta-t-elle en se tournant vers sa mère, tu sais bien que tu ne lis jamais les journaux.

– C'est exact, acquiesça Mrs Holland avec un petit mouvement de son menton creusé d'une fossette, seul trait qu'elle partageait avec sa fille, laquelle de son côté adressa en réponse un petit signe complice à sa meilleure amie.

Toutes deux s'étaient liées d'amitié au sortir de l'enfance, quand Elizabeth s'était plongée dans les arcanes du savoir-vivre et de l'élégance. Penelope avait partagé cet intérêt avec elle, tout en ignorant les règles de la société dont elle souhaitait profondément faire partie. Elizabeth avait rapidement découvert qu'elle aimait fréquenter Penelope : tout semblait plus intense et plus amusant en compagnie de la jeune Miss Hayes, qui bientôt devint à son tour experte dans les usages de la bonne société. Pour Elizabeth, elle était l'amie idéale à avoir à ses côtés lors d'une soirée.

– Oh, regarde ! s'écria brusquement Mrs Holland. Mr Coddington !